

**MISSION DE SAUVETAGE
DE LA MEMOIRE ORALE
DU SUD-SAUMUROIS**

**CANTON DE GENNES
COMMUNE : CHEMELLIER**

« SOUVENIRS »

RECIT DE VIE

DE MONSIEUR LOUIS BOUHIRON

Enregistré le 29 juin et 21 juillet 1998
5, route du Dolmen

INTERVIEW ET TRANSCRIPTION ORDONNEE : YVES DE SILANS
Chargé de mission

Restitution : Mars 2000
Références archives : N° 02 - Support : disquette (office 2000)

Mes origines

Mon père, mon grand-père et mon arrière-grand-père qui était né à Valanjou, Gonnord dans ce temps-là, tous, étaient des « pésans ».

Or, à côté de la ferme du père Chevalier à Chemellier, y'en a une autre à côté des bâtiments. Ça faisait deux fermes et j'vas parler en ancien temps, en boisselées. La boisselée est de six ares soixante, pour faire un hectare, il en faut quinze. Y'a à peu près quatre cents boisselées par ferme. En ce temps-là, c'était ça les deux plus grandes fermes réunies qu'il convoitait avec la ferme de Cré à Charcé ou la ferme école à Saint-Georges-des-Sept-Voies, ça faisait cinquante trois hectares.

Alors, le père Bouhiron, mon arrière-grand-père avait des gars, ces deux fermes-là étaient à prendre, il envoie ses deux gars qu'avaient vingt ans avec chacun une sœur pour faire la cuisine, il les place dans la ferme avec un couple de gars, une trentaine de bêtes à cornes, six ou huit bœufs, trois chevaux. Rendez-vous compte des gars de vingt ans dans une ferme ! Mettez-en comme ça aujourd'hui ! Et pis, i' l'ont marché et l'ont tenu les fermes, mon père est venu au monde là, et mon grand-père a laissé sa ferme avant 1900, mon père s'est marié en 99 i'me semble, et mon grand-père avait laissé la ferme peut-être « une an » avant, il était à bout de bail.

Mon grand-père était vieux et du côté de sa femme, y'avait du bien, une maison à La Motte où je suis venu au monde et une autre au bourg à côté de la cure. Comme mon grand-père avait deux gars, un s'est en allé à La Motte et l'autre est resté au bourg.

Mon père Louis-Alphonse Bouhiron était né en 1873, il est mort en 1959 et moi, Louis, Séraphin, Joseph, Marie je suis né le 7 novembre 1901 à Chemellier, le village s'appelait La Motte à un kilomètre d'ici sur la route de Saint-Mathurin. Ma sœur, Marie-Louise, Eugénie Bouhiron était née le 10 mars 1909 et elle est morte en 89.

Mes parents étaient cultivateurs et mes grands-parents aussi et ça des deux côtés. Alors, vous savez, la vie à ce moment-là, était dure, plus qu'aujourd'hui.

L'école avant 1914

Je me souviens, je partais à l'école, j'avais cinq ans. En ce temps-là, y'avait deux écoles dans notre petite commune, y'avait l'école publique, l'école communale et puis l'école libre qui était faite par les sœurs. Les gars allaient à l'école communale et les filles allaient à l'école libre.

Mon maître s'appelait Monsieur Fresneau, il était là avant que je commence l'école, j'ai fini l'école en 1914 et il est mort en 1917 je crois, il était souffrant, c'était un très bon instituteur. Il était dur, ah ! Il était dur, pour ça ! Les calottes, on en recevait qu'aujourd'hui, ça n'existerait pas, mais en ce temps-là on disait rien. Enfin il était très bon instituteur, la preuve, c'est qu'en ce temps-là, comme brevet, on avait que le certificat d'études, y'avait rien autre chose. Et ben, il en a conduit beaucoup, ça se passait à Gennes, au canton, et ben, tous les gars l'avaient. En 14, on était quatre et quatre avec notre certificat en poche, il était très bon instituteur.

Après le petit déjeuner qui était une tartine de beurre ou de rillettes et un bol de café et ben la journée d'école commençait le matin à neuf heures, à midi on finissait. Alors, y'en avait qui restaient à manger là, on mangeait sous le préau. L'hiver, il allumait le poêle et on mangeait autour du poêle pour se réchauffer un peu. Je restais manger, soit une tartine de beurre ou de rillettes, c'était pas des merveilles, des fois, ma mère nous donnait un sou, deux sous si elle avait pas de quoi nous donner à manger et on allait chez le charcutier chercher un sou, deux sous de pâté. L'école recommençait à deux heures jusqu'à quatre heures et on rentrait à pied.

J'avais un kilomètre pour aller à l'école mais j'ai été des années après que le midi, je rentrais manger à la maison, ça faisait quatre kilomètres par jour. On marchait avec des gros brodequins, oh ! pas des belles chaussures, des galoches et puis comme culottes, on avait des petites culottes de velours qui nous venaient à moitié jambe, un sarrau qu'on appelait. L'hiver, on avait un petit capuchon pour pas mouiller, on n'était pas équipés comme aujourd'hui. Et ben, on tenait le coup. On retrouvait des camarades sur la route, ben, le midi, fallait marcher, fallait qu'on rentre à l'heure mais le soir, si je vous dirais que l'école finissait à quatre heures, tout ce qui s'est construit là sur la route, les maisons

neuves, ça n'existait pas et y'avait un calvaire là. A cinq heures, on était encore en train de se battre entre nous, de se foutre des pierres et des mottes de terre. Moi, j'allais encore qu'à une demi-heure mais ceux qui s'en allaient là-bas en montagne, y'avaient trois kilomètres à faire et ben fallait commencer à y aller et en arrivant, y'avait sûrement une belle claque sur la gueule qui les attendait ! Enfin c'était ça la vie !

L'école c'était dur, on était trente et quelques élèves, mais à la fin je m'y plaisais. Je me plains pas, je suis content d'avoir appris ce que j'ai appris, je le dis carrément. Faut dire qu'en ce temps-là à l'école, on apprenait des choses qu'aujourd'hui ils apprennent pas. C'est vrai qu'ils apprennent des affaires qu'on ne connaissait pas. Mais par exemple, l'instruction de tout notre département, mais, on connaissait tous les chefs-lieux de cantons, d'arrondissement, tous les départements. Moi, je peux vous dire, en histoire et géographie, j'étais très fort. Les départements, j'étais incollable pour tous les départements, les préfetures et les sous-préfetures, ça je l'invente pas, plus maintenant, malgré que j'aie encore des connaissances.

Avant que l'école commence, on allait jouer dans la cour, des fois aux billes, à saute-mouton qu'on appelait.

Mon enfance chez mes parents

La ferme de mes parents se composait de trois pièces, une grande pièce qui était la cuisine où on mangeait et une moins grande où mes parents couchaient et encore une autre où moi, je couchais tout le temps. Y'avait la grande cheminée, pas de confort, l'eau on allait la chercher au puits en bas avec un seau.

La toilette, on la faisait dans une cuvette où on mettait de l'eau et avec une serviette, on se lavait la figure. Le dimanche matin, on se nettoyait davantage. Les toilettes c'était dehors dans un petit coin caché. Dans les lits quand i'faisait froid, on mettait un édredon de duvet, une couette, on était bien couverts. On mettait parfois une brique chaude dans le lit mais pas souvent.

Dans mon enfance, on s'éclairait à la bougie et au pétrole, quand on en manquait fallait une bougie. Quand on allait au lit,

on allumait sa bougie et on l'emportait dans sa chambre. Pour les écuries, on prenait la lampe tempête à pétrole.

La bonne cuisine de la campagne

La cuisine se faisait dans la cheminée, les vieilles grand-mères faisaient de la bonne cuisine, ça cuisait tout doucement, on faisait la soupe grasse avec une poule, on mettait ça à cuire dans la cheminée dès le matin pour la manger le soir. On ajoutait beaucoup de légumes et des rutabagas, on appelait ça des chouals ? des chouals ? avec du beurre, c'était bon ! J'en ai remangé depuis, y'a plus le même goût que dans le temps, ça cuit trop vite.

On allait pas souvent voir le boucher, étant jeune, les biftecks, on n'en voyait pas souvent la couleur. On mangeait des lapins et beaucoup de volailles : poules, oies, canards. Les bonnes femmes savaient bien les faire cuire. On boulangeait toutes les semaines et j'ai vu des fois tuer un canard, une poule, les arranger et après que le pain était enlevé, les mettre au four, laisser cuire pendant deux, trois heures, je vous garantis que c'était bon. Des haricots, aujourd'hui avec la cocotte minute, en dix minutes c'est cuit, mais savez-vous que j'ai vu ma mère mettre dans le feu des haricots secs avec du bouillon dans un pot en terre, à dix heures du matin pour les manger le soir.

Dans ce temps-là, on tuait un cochon tous les ans, alors y'en avait pour un sacré moment. Les morceaux de lard, on mettait ça avec du sel dans des charniers, des machins en grès et on avait de quoi manger une partie de l'année. Les rillettes, mon père commençait le premier janvier et finissait au 31 décembre, on en avait marre des rillettes. Quand on tuait le cochon, y'avait une petite fête, les voisins venaient, on appelait ça « *Aller aux rillauds* », faire de la « *gélote ?* ». On donnait et on recevait des boudins, des saucisses, un morceau de lard. Y'en avait qu'étaient bien généreux, d'autres pas. C'était des coutumes tout ça ! On conservait quelques pommes pour l'hiver quand ma femme faisait des bottereaux.

Ma mère avait aussi un petit réchaud à braises et jusqu'en 1920-25, on n'avait pas autre chose.

De même, les premières années qu'on était mariés, on avait que ça. On a eu le gaz plus tard mais on a été bien des années qu'on avait que la cheminée.

Les soins

Je vais raconter ben, encore un coup, j'avais mal aux dents en ce temps-là, j'avais peut-être dix ans, de mauvaises dents et pas de dentiste, rien du tout ! Ma mère dit : « Oh! tiens, jeudi, j'ai des poulets, y sont bons à vendre, je vais les porter à Brissac au marché. Si ton père a pas besoin du cheval, on ira chez Monsieur Prioux, i't'arrachera la dent. » C'était le médecin de la famille à Quincé, oui, mais mon père avait besoin du cheval, il avait quelque chose de pressé. « On va aller à pied ! » Nous v'là partis, on arrive à Quincé, on va chez le médecin, y'avait pas trente-six personnes comme aujourd'hui car aller voir le médecin fallait que ce soit important. I'regarde et i'dit : « Faut l'arracher. » Il avait des pinces, i'm'ouvre la goule et allez ! allez ! Nous v'là repartis vendre les poulets avant de revenir et j'peux bien le dire j'ai pleuré, chialé tout le long du chemin. Fallait qu'on soit forts pour résister, aujourd'hui on en claquerait. J'm'en suis toujours rappelé, allons, allons ! Vous allez pas me dire qu'i'n'étaient pas trop durs les parents, j'aurais jamais voulu faire ça à mes enfants, ah ! non.

Une autre fois, on avait un hongreur, Constant, alors ma mère va le trouver, j'avais des mauvaises dents : « Il a une dent, elle est toute noire, faut l'arracher. » - « Ouvre bien la bouche ! » Il attrape une espèce de clef, ah ! Nom de Diou, trop tard, ran... c'était fait.

Le docteur Prioux, i'm'a quand même sauvé, on dira ce qu'on voudra. J'm'en souviens pas, je suis né en novembre et c'était au mois de février. Je faisais une congestion pulmonaire. Mon père était parti à ce moment-là à une période de réserve à Niort, il avait fait son service militaire aux 7^e Hussards à Niort. Ils avaient fait venir le médecin et Prioux en me voyant i'dit à une de mes tantes qu'était là : « Où est le père ? » - « Il est parti » - « Faut lui envoyer un télégramme, je sais pas ce qui va se passer. » Mon père est arrivé en pleine nuit et j'ai remonté ça puisque j'suis là ! Je sais pas ce qu'i m'a donné comme médicaments parce qu'y'avait pas de piqûres, rien, rien, rien.

Ma mère avait des trucs pour soigner avec des herbes mais j'm'en souviens pas, les rebouteux chez nous, on n'était pas croyants, on n'avait pas confiance là-dedans. Y'en avait, j'me souviens, mon père, c'était pendant la guerre 14-18, on rentrait les foins, i'descend d'une charrette de foin haute comme ça, les pieds ballants, il met les pieds par terre, j'sais pas comment i'se déhanche, deux côtes de cassées. I'pouvait pas se déplacer, i'dit : « Attelle donc la jument ! », une petite jument qui avait quatre ans, « On va aller chez le rebouteux à Blaison. » Nous v'là partis à Blaison, on arrive, c'était un petit bonhomme pas grand, i'regarde mon père, enlève sa chemise et tout ça. Ah, je vous jure, il attrape mon père comme ça, il le soulève sans mentir haut de ça, han ! « Ca y est », il l'a serré et y'a dit : « Demain, vous pouvez travailler. » Ah, i'z'étaient durs ! Y'avait pas d'anesthésie.

En 62, j'ai eu une main prise dans une machine à ramasser le maïs. La main écrasée, j'crois qu'ils allaient me couper la main ; mon neveu, Michel « Bonvalette » qu'était là m'a emmené dans sa 2 Chevaux au docteur. I'm'a dit : « On va pas te couper la main mais ce doigt-là est perdu. » On m'a envoyé à la clinique pour qu'ils me l'enlèvent. Ça m'est arrivé le 14 novembre 62 et mes derniers pansements, on me les a faits les derniers jours de juin 63, plus de sept mois. En 80, j'ai eu un calcul, je suis retourné à la clinique, le docteur me dit : « Alors Monsieur Bouhiron, comment ça va ? En 62, on a passé des bons moments ensemble » - « Peut-être vous, mais pas moi. » Parce que le deuxième jour où i'm'a fait le pansement, je lui ai dit : « Docteur, vous pouvez pas m'insensibiliser ? » - « Mon pauvre ami, i'faut que je travaille vos tissus à vif pour que je vois les réactions, il m'est impossible de faire autrement. » I'dit : « Oui, je vous comprends, mais savez-vous qu'aujourd'hui, je ne vous ferais aucun mal, on a trouvé des médicaments, vous ne sentiriez plus rien du tout. » C'était en 62, on a fait des progrès incroyables !

Commerçants et artisans de mon enfance

Des ambulants, du temps de mon père, y'en avait pas beaucoup parce que dans les bourgs y'avait des épiceries et les gens se déplaçaient. Y'en avait trois : une en face de la mairie, une grosse maison, c'était Vauvert, une autre place de l'église en

face la route qui tourne vers Grézillé, tenue par Foucher et puis après, on en a eu une autre tenue par Bouesseau ? en face la boulangerie. On avait un boulanger, Papin, un boucher, Rigodeau. Dans mon jeune temps, le charcutier c'était Briteau. Y'avait des ouvriers, des charrons, Fresneau sur la place de l'église, et un autre Gaultier ? Un forgeron, Touret, un maréchal-ferrant, Legros, un charpentier, Le..., un couvreur, Houleau ? Un cordonnier, Richet, un bourrelier pour les harnais des chevaux, Guidoux ? Tout ça, ça faisait de l'animation à Chemellier.

Y'avait un poissonnier qui venait d'Angers, il faisait les halles, on lui prenait souvent de la daurade. On avait le caïffa qu'on appelait, il avait une petite voiture avec deux chiens, il passait toutes les semaines ou tous les quinze jours.

Avant la guerre de 40, tout le monde boulangeait, on faisait son pain toutes les semaines. Chez nous, on était quatre à manger avec de temps en temps du personnel, des couturières qui venaient ou d'autres, il fallait cinq pains ronds. A la belle saison, au moment des travaux, on allait chez le boulanger, on n'avait plus le temps de faire son pain. Chez nous, on a fait le pain pendant la guerre 14-18 parce qu'on était rationnés. Mon père partait en pleine nuit avec deux ou trois sacs de blé, il allait au moulin de Grézillé chercher de la farine. Y'avait pas que mon père ! Et pendant la guerre 39-40 sous l'occupation, au moulin de Sarré, le patron à ce moment-là, Henri Lauriou, c'était un grand copain à moi, il en a fait de la contrebande, si on peut appeler ça comme ça. En pleine nuit, les gars d'ici qui avaient des bœufs, partaient chargés de blé à dix, onze heures du soir, ils allaient là-bas à Sarré par la route, y déchargeaient ça et y ramenaient des charretées de farine qu'ils emmagasinaient dans les caves à vin. On peut dire que lui, Lauriou, il a sauvé la vie à bien des gens, incroyable !

Beaucoup faisaient leur pain et ceux qui l'achetaient le payaient et nous, on prenait au boulanger de Coutures car le pain était meilleur, on « l'achetaite ». On mangeait beaucoup de pain, oh ! là, là, ben plus qu'aujourd'hui, de la viande rouge de temps en temps, c'était rare.

On faisait des veillées, on jouait aux cartes, à la bourre, à la banque. On ramassait les noix, les graines de citrouille, on portait

ça à l'huilier et on reprenait l'huile quinze jours après. L'huile de citrouille c'était bon, l'huile de noix, y'avait des fois qu'y la fraudaient les cochons ! A partir des années 20, on a commencé à acheter l'huile à l'épicerie.

La guerre de 1914

Je me souviens très bien du jour de la mobilisation, dès le lendemain, le dimanche, les récoltes de blé étaient encore dans les champs, tout le monde pourtant allait à la messe en ce temps-là et tout le monde s'y est mis quand même. Moi, le matin, j'ai été à la messe et puis mon père est venu parce que mon oncle qui était dans le bourg partait à la guerre le troisième jour et mon père m'a dit : « Tu vas venir avec nous faire les charretées parce que le soir on n'aura pas encore fini. » La mère a dit : « Tu vois pas qu'i'sort de l'école. » Il a dit : « Ah ! mais allez ! allez ! » Je vous garantis que c'était dur.

Mais y'avait une mentalité chez les soldats qu'en 39 y'avait pas. Ils avaient la conviction de partir pour un mois ou deux et puis ça y'est. Je me souviens un de nos voisins, Jules ..., il est venu dire au revoir à sa mère, il partait quatre, cinq jours après. Sa mère pleurait, il lui dit : « Mais t'en fais pas maman, c'est une promenade de deux mois, dans quinze jours on sera à Berlin ! » A Saint-Mathurin, les trains montaient au front, des fleurs aux portières...

Les premiers tués, on les appelait même pas comme ça, on disait « les disparus » parce qu'i'savaient pas où i'z'étaient passés, c'était la débâcle complète. On a eu un tué, Salmon, un des premiers vers le 28 août et puis d'autres, y'en a eu quatorze dans la commune. Là où c'est tombé, c'est à Verdun. Henri Perdriau, son père est mort en 1915. Y'a eu des blessés qui sont revenus, deux qui avaient perdu une jambe...

Dans notre famille, faut pas se plaindre, i'z'ont fait la guerre, les tranchées, tout ça, i'z'ont tenu le coup, ils sont revenus. Les nouvelles venaient par le journal mais personne lisait le journal en ce temps-là. Alors, on entendait dire par l'un, par l'autre : « Ah ! mon vieux, là, ça s'est battu, la retraite de la Marne... » - « Oui, mais c'est arrêté, i'paraît que c'est reparti. » C'était ça la mentalité. Quand on allait à Brissac, on achetait un

journal pour voir ce qui se passait, surtout le samedi avec « Le Petit Courrier. » Par le garde-champêtre, on n'apprenait pas grand-chose.

Mon grand-père à moi, un grand bonhomme, il a fait la guerre de 70, il s'est battu. C'était un amateur de café. I'venait chez mon père, j'étais gamin, sept-huit ans, comme ma mère savait que le grand-père aimait le café : « Allez grand-père, on va prendre un café ! » - « Oh! si tu veux. » Quand le grand-père avait pris son café, c'était plus fort que lui : « Allez ! encore un que les Prussiens n'auront pas ! I'nous ont pris l'Alsace-Lorraine, hein ! mais faudra qu'on la reprenne et on la reprendra ! » et il levait son poing, il avait une mentalité patriote. En 39, on l'avait pas. C'était « une » amateur de café et de « suc », cinq pierres de suc dans une tasse de café, tous les mois, il allait au marché, i'prenait un cheval chez mon père ou chez mon oncle, il attelait et il allait dans son café habituel : « Ah ! voilà Monsieur cinq pierres ! » En ce temps-là, ils amenaient le café dans un verre et un petit plateau pour le suc et y'avait cinq pierres de suc pour lui ! C'était un bon bonhomme, il est mort l'hiver avant que je parte au régiment. Dans ce temps-là, la vie n'était pas comme aujourd'hui !

L'Armistice de 18, j'étais dans les champs, j'étais à semer du blé, tout d'un coup, voilà mon grand-père qui vient me trouver, i'dit : « Mon gars, la guerre est finie ! Les cloches vont sonner tout à l'heure, les gendarmes vont arriver, i'vont porter un pli à monsieur le maire, la guerre est finie ! » Et pas longtemps après, les cloches ont sonné, de partout et ça été la fête pendant deux, trois jours. Malheureusement, je le dis carrément, certains avaient eu des tués...Ceux qui avaient été prisonniers sont rentrés après.

Le travail pendant la guerre 14

A douze ans, après le certificat, mon père était agriculteur et donc moi, j'ai resté à la maison, y'avait ben du travail. En 14, y'a eu la mobilisation, mon père est pas parti parce qu'il s'était cassé la jambe quand j'avais cinq ans, je m'en rappelle très bien. Il avait glissé sur la neige et alors il a réussi à se faire réformer avant de partir, sans ça, il aurait parti avec les autres. Mais, je

peux vous dire par ailleurs que j'ai eu une vie dure, comme les autres, mais enfin...

Pendant la guerre, y'avait les chevaux à l'armée, les moteurs, y'avait pas. Fallait du foin, fallait de la paille, y'avait des listes dans les communes, fallait livrer tant et tant. Eh! ben moi, j'me souviens, avec mon père, pis d'autres, la veille, on chargeait des charretées de foin, aujourd'hui i'z'ont des bottes mais dans ce temps-là, c'tait en vrac, fallait les faire. On chargeait nos charrettes la veille, on les garait sur le bord de la route, s'il vous plaît, pas éclairées, rien du tout ! y passait rien. A deux heures du matin, on se levait, fallait panser les chevaux et à trois heures, on attelait les chevaux et on prenait la route de Saumur, par Gennes. Gennes, on passait le pont des Rosiers parce qu'à Gennes, y'avait une bascule mais i'z'étaient pas levés pour peser. Aux Rosiers pareil, on pesait pas, après Saint-Clément, Saint-Lambert-des-Levées où on pesait en arrivant car c'était ouvert. On déchargeait le foin à l'école de cavalerie à Saumur, j'avais à ce moment-là quinze-seize ans, eh! ben, on mangeait à Saumur au restaurant mais en ce temps-là on mangeait bien. Je me souviens en partant de là, on se tenait droits sur la route et en sortant de Saumur-Saint-Florent, j'attrapais une couverture, j'm'enroulais là-dedans et je peux dire que je piquais un somme.

I'm'est arrivé un coup, on allait à Saumur, i'faisait noir, des lanternes, y'en avait pas, si, une pauvre lanterne-tempête, ça éclairait rien. Au pont de Boumois, j'étais au long de mon cheval, on allait à pied, voilà un gars qui allait au boulot en venant en face en bicyclette, comme nous, pas éclairé. Oh ! i' m'arrive la roue de devant en plein sur moi, i'me dit : « As-tu du mal ? » Je dis « Non » - « Moi non plus » et le v'là reparti et moi aussi.

J'en raconte une autre, on livrait aussi de la paille, on l'amenait à La Ménitrie où y'avait une presse de vingt-cinq kilos, i'chargeait avec le wagon et ça partait à Paris. C'est pareil, fallait partir de bonne heure pour arriver de bonne heure là-bas. On était trois, quatre, on passait le pont de Saint-Mathurin, c'était un vieux pont en bois et on avait droit de passer les arches une après l'autre mais pas deux chargements ensemble, c'était pas solide. Moi, j'étais le dernier, j'avais un cheval qui s'appelait Boulot et qui était de mon âge, quinze-seize ans, on avait passé plusieurs

fois, tout allait bien. Ce jour-là, il était dans les quatre heures du matin, v'là qu'y'a des piles autour, le cheval s'est rangé un peu et prend la pile, impossible de bouger et puis sous moi, y'avait les planches qui craquaient. Y'avait un gars qu'était pas fier, j'peux vous l'dire. Parce que c'était convenu que les premiers arrivés sur la levée, ils attendaient les autres, que tout le monde soit passé, on ne sait jamais. Bon, les v'là passés, j'voyais bien leur lanterne. I'z'appelaient : « Alors Louis, que donc que tu fais ? Arrive donc ! » - « J'suis pris dans le pont » - « Bon, bouge pas, on y va. » Et un gars est venu avec mon père. Pendant que l'autre éclairait en haut avec sa lanterne, mon père a pris le cheval et hop, ça y était, en route ! Je vous garantis que j'ai eu peur ce jour-là, quand vous entendez les planches qui craquent sous vous, nom de Dieu ! de nom de Dieu ! Un gamin de quinze-seize ans, on est que des gosses. C'est ça la vie mais on travaillait !

On partait avec ces chargements à quatre ou cinq de différentes fermes, une fois, deux fois la semaine. C'est surtout pendant la guerre de 14, pendant trois ans en hiver, on allait pendant deux ou trois mois à La Ménitré ou à Saumur. On allait plus souvent à La Ménitré, on était bien à l'hôtel de la gare, au chaud, y'avait de grandes écuries, on mangeait la matelote d'anguille. C'était cuisiné en ce temps-là, hein ! Elles savaient faire les vieilles ! Je vous garantis, une table avec ça et servi tant qu'on voulait ! C'était pas cher, ben je vous garantis que je m'en rappellerai toujours. On buvait raisonnablement du petit vin, pas du bon vin comme aujourd'hui.

A cette époque sur la ferme, on faisait du blé, un peu de vigne, des céréales et puis le fourrage et les choux. On avait cinq vaches et deux chevaux. Les bâtiments et une grande partie des terres étaient à mon père, environ cinq à six hectares et il louait le reste à des propriétaires de la commune. J'aidais pour soigner les animaux, leur donner à manger, les nettoyer, enlever le fumier tous les jours, traire les vaches, c'était du travail !

Les moissons

Ah ! c'est pareil, c'était dur aussi, y'avait des machines pour battre, alors tout gamin, j'allais aux machines, y'avait les balles et la poussière qui sortaient, alors avec le râteau qui c'est qu'on mettait ? Les gamins ! Je vous garantis qu'on prenait des

secouées. Après, fallait porter la paille qu'était pas bottelée, il en tombait la moitié sur la tête.

La moisson se faisait à la faux, y'en avait très peu qui avaient la faucheuse, mon père avait une faucheuse, il l'avait achetée en 13, je crois. Si y'avait cinq à six faucheuses sur la commune, c'était tout. Les vieux en avaient pas mais ils savaient faucher. J'me souviens, ça devait être en 15, pendant la guerre, on avait un morceau de blé autour du bourg, mon père va voir par-là, i'dit : « La Garenne faudra qu'on la coupe à la faux, le blé penche un peu, avec la faucheuse on va pas réussir à travailler. » - « Ah !, dit ma mère, tu te rends compte, faucher à la faux ! C'est dur ! » - « Comment qu'on a fait avant ? J'va affûter ma faux. » I'savait bien affûter, bon nous v'là partis à faucher et ça tombait, moi et ma mère, on n'allait pas vite, « Qu'est-ce donc que tu fous ? » Et ben, on a coupé le morceau dans une demi-journée, à deux, une vingtaine d'ares. On aurait ben pu le couper avec la faucheuse mais voilà, ç'aurait fait du sale travail !

Quand on fauchait les foins, autour des foins, à la faux il en coupait large comme ça où la faucheuse allait passer avec les chevaux pour pas que ce soit piétiné. Alors une année, mon père dit : « Je file devant, je vas faire le tour et moi, j'avais la faucheuse, i'passe par le bourg, entre vieux, ça aimait bien se causer des affaires et d'autres. J'arrive là-bas, pas de bonhomme, « Oh, j'dis, allez ! allez ! j'lance les chevaux là-dedans, me v'là parti, j'fais un tour, un deuxième tour et après fallait reprendre ça, rattraper l'herbe, je tourne les chevaux, je reprends en sens inverse, je traverse pas la moitié du champ qu'y s'amène avec sa faux sur le bras. Ah ! Nom de Diou ! « Qué que t'as fait là ? » J'arrête : « Que donc ? » - « Tu pouvais pas m'attendre ! » - « Voyez donc l'heure qu'il est et regardez donc ce que j'ai fait, ce qu'y'a derrière moi. » Ah ! je voulais pas laisser passer ça ! A partir de ce jour-là, ça été fini. Les vieux étaient tellement habitués à diriger...

Le régiment

Comme conscrits, on faisait une petite fête entre nous, on mangeait chez l'un, chez l'autre et pareil au retour du régiment. On était quinze sur Chemellier, Grézillé. On passait le conseil de révision le 26 janvier à Gennes et le 5 avril en route !

Après, est arrivé le régiment, j'ai parti le 5 avril 1921, je n'avais pas vingt ans. J'ai parti au 119^e à Courbevoie et c'est là que j'ai été envoyé en stage de quatre mois au 3^e Génie à Rouen pour apprendre à faire des tranchées et faire des ponts sur la Seine avec des pylônes, des passerelles. En plein hiver, i'faisait pas très chaud. Ensuite, j'ai rentré à Courbevoie, de là i'nous ont envoyés au fort de l'est à Saint-Denis, on travaillait au fort d'Aubervilliers à du matériel qui revenait du front, on a fait du tri pendant trois mois, on n'était pas trop malheureux. Après, j'ai été affecté au stand de tir du Mont-Valérien, là y'avait sept régiments qui venaient tirer. J'ai fait à peu près quinze mois là, on était heureux, on faisait des cibles, y'avait des tirs au fusil, à la mitrailleuse, au fusil-mitrailleur.

On partait pour deux ans et au mois de mars, on avait encore trois semaines à faire, la guerre était finie mais c'est que les Allemands avaient des conditions, fallait qu'i'livrent du matériel, de tout et i'livraient point. Pendant ce temps-là, on avait des gars comme Poincaré et ça pétait sec avec eux. Si bien qu'au milieu de mars, i'z'ont pris un décret qui maintenait la classe 21 sous les drapeaux jusqu'au 31 mai. Et moi, j'étais en permission, pour ma dernière permission et je remportais mes effets civils. J'm'en vais par le train de Quincé, j'arrive à Angers, en ce temps-là, c'était les militaires qui prenaient la garde dans les grandes gares au lieu des agents. A ce moment-là, y'avait le 33^e R.I. à Angers, alors je vais voir un ancien qui était là, i'dit : « Dis donc, toi, t'es de la 21 ? » - « Oui » Ah ! j'vous garantis que j'ai remonté à Paris dans le train, pis nous v'là lâchés que le 31, pas un jour de gras. De la garnison de Paris, i'n'en n'a pas parti un seul dans la Ruhr, tous les régiments de France sont montés mais ils avaient peur qu'à Paris il y ait un soulèvement.

Après le service, j'ai continué avec mon père, c'était le même travail, j'étais payé mais pas des tas, à ce moment y'avait aucun secours, pas d'assurance, rien du tout. Faut dire qu'avoir connu comme on l'a connue la Sécurité sociale, tous les secours que y'a. Moi, j'estime, c'est beau, parce que dans le temps, si on était malade ou autre chose, fallait déboursier.

Les pauvres et la misère à la campagne

J'ai connu des familles, des gens qui étaient des travailleurs, pas des tire-au-flanc du tout, avoir quelqu'un de malade, l'emmener à l'hôpital, rien pour payer, on s'est pris sur le matériel, après ça été l'huissier, la vente des chevaux, des vaches, le mobilier de la maison. C'était pas beau !

Ah, oui y'avait des pauvres ! Je me souviens très bien, quand dans la commune y'avait des gens de familles aisées qui mourraient, après l'enterrement, huit jours après y'avait le service, la messe de huitaine. Eh! ben, c'était de coutume pour les pauvres qui venaient à l'église, après, ils allaient chez le boulanger et la famille distribuait une donnée de pain. Je me souviens avoir vu les gens venir à la donnée de pain. Des gens qui allaient à la donnée de pain se sont élevés, ils ont été domestiques chez d'autres et puis aujourd'hui, y'en a bien sûr qui sont plus là mais ce sont des gars qui se sont bien débrouillés et dont les parents étaient parfois des fainéants. Car si y'avait des pauvres, y'avait aussi des pas courageux.

Les troglodytes et leur usage

J'ai encore connu des personnes qui vivaient dans les caves, plus beaucoup, i's'en servaient surtout pour les bestiaux ou rentrer le vin, mettre des pommes de terre à l'abri, des betteraves et des tas de choses comme ça. On y rentrait également le matériel.

Y'avait une carrière de pierres de tuffeau, près de chez Joseph Thibault. Son grand-père livrait du tuffeau, il avait deux, trois gars qui tiraient de la pierre à l'année. Y'avait des carrières dans ses caves, y'a de quoi s'y perdre. Ici, y'a les caves, elles ont servi à construire l'église de Chemellier, y'a plus de cent-vingt ans. Y'a une butte en face en venant par Les Alleuds et on appelle ça la butte de La Fosse, ben, elle est toute creuse de galeries, faut pas s'y embarquer, on se retrouverait pas. Ces caves ont été utilisées pour les champignons avant et après la guerre de 40.

Les sorties : la danse et les noces

Je suis allé au bal vers dix-sept, dix-huit ans, ma femme y allait pas parce que c'était la guerre et les bals ont recommencé après de mine de mine. A notre époque, ça se passait bien. On avait encore des vieilles danses, un bel orchestre, des clarinettes, des violons. Et puis y'avait les noces, je peux dire que j'ai dansé le quadrille des lanciers, à des noces en janvier 21. Ça se « dansaitte » les messieurs d'un côté et les dames de l'autre. D'abord, y'avait la présentation, les hommes avançaient trois pas en avant, les femmes la même chose et on faisait une courbette. Après on s'avancait sans se donner la main, y'avait je ne sais pas combien de figures, je peux pas me rappeler mais c'était joli. Faut dire que c'était de la belle danse, et le pas des patineurs... J'aimais bien danser !

Le Mariage

Le mariage dans ma jeunesse, ça commençait par une messe, tout le monde y allait ou à peu près. C'était très peu le samedi dans mon jeune temps, souvent un mardi. On commençait la veille le lundi et on continuait le mercredi. On allait à la mairie, après la messe, tout le cortège s'en allait à pied comme il était venu, quand il faisait beau, ça allait bien, quand il tombait de l'eau, c'était pareil. Une fois arrivés sur le lieu, les mariés rentraient sous la tente et on allait dire bonjour aux mariés, embrasser la mariée. Et puis après, commençait le déjeuner, oh ! c'était pas les repas qu'on fait aujourd'hui, y'avait pas des chefs cuisiniers !

I' se mangeait beaucoup de côtelettes de mouton, mais souvent les sacrés cuisiniers faisaient brûler les côtelettes, ah ! Je peux vous en dire... on buvait du vin rouge, du rosé, des petits vins, mais oui !

C'était un traiteur qui montait tout le matériel, un dénommé Lévêque qui faisait toutes les noces du coin. Dans la maison où que ça se « passaitte », ça durait la semaine, i'allaient chercher le matériel à Grézillé le jeudi, le vendredi et le samedi, i'montaient, le dimanche repos et le lundi, commencement de la fête, le mardi la noce et le mercredi continuation et on démontait le jeudi. En ce temps-là, on n'était pas pressés comme aujourd'hui. Je l'ai dit

ben des fois, aujourd'hui y'a la paperasse, toujours quelque chose à déclarer mais de notre temps, qu'est-ce qui y'avait : à la Toussaint, on avait des termes de ferme qu'on payait au propriétaire, le percepteur qui envoyait les impôts à peu près à cette époque-là et puis fini. On n'avait pas de souci, rien du tout.

Je me suis marié le 28 avril 1925, ma femme était née le 13 février 1904, c'était la fille de Pierre Lemasson et de Henriette Jaunault. Ses parents et ses grands-parents étaient d'ici. Le jour de notre mariage, i'tombait de l'eau ! On était deux cent vingt-six personnes à table, alors, rendez-vous compte, tout le monde allait à pied en ce temps-là.

Je l'avais rencontrée en allant à l'école ! Son frère Fernand qui a « une an » de moins que moi, on était deux grands copains, je m'en venais souvent de l'école, on venait par le chemin, on jouait à la pie ou autre chose, les filles étaient là et j crois ben que jusqu'à l'âge de quatorze, quinze ans, ça m'a jamais passé que ce serait ma femme. Je l'avoue, certainement.

L'éducation religieuse

Mes parents étaient croyants plus que mes beaux-parents, malgré qu'ils l'étaient mais moins. En ce temps-là, je peux dire que les trois-quarts des gens pratiquaient, peut-être plus. Mes parents sont allés à la messe tous les dimanches jusqu'à temps qu'ils ne peuvent plus.

J'allais au « catéchisse » le dimanche et le jeudi parce qu'on n'avait pas école, on allait à l'église réciter la leçon. C'était le curé Mortier, c'était un bon bonhomme, il a été longtemps, je crois bien. J'ai pas eu à me plaindre, y'a qu'une fois où j'savais pas mon « catéchisse » - « Ah ! Louis, qu'est-ce que tu as fait, où que t'as été ? » J'ai fait mes trois communions, j'ai reçu la confirmation à Saint-Georges-des-Sept-Voies. La communion, c'était toute une fête avec un repas et du monde, on s'habillait avec un petit complet noir, faux col, cravate, brassard qu'on achetait pour l'occasion.

J'ai été enfant de chœur, le curé était venu demander à ma mère, j'ai fait tous les métiers, j'ai commencé à neuf ans jusqu'à douze ans. Je répondais la messe que le dimanche et puis les

baptêmes, les mariages, les enterrements. On n'avait pas besoin de demander la permission au maître d'école pour partir célébrer un mariage ou un enterrement, i'savait bien ! On était quatre choraux, j'ai été deuxième choral. Oh, on a passé du bon temps ! Les mariages, ça rapportait un peu, quand les mariés allaient signer à la sacristie, signer l'acte de mariage, on se mettait de chaque côté de la porte de l'église avec des petits paniers et ça tombait, ça tombait, et les baptêmes aussi et on partageait ça tous les six mois entre nous. Du temps du curé Mortier, y'en avait qui en avaient mis dans leurs poches, i's'en était rendu compte et quand on « revenait », on mettait ça dans une boîte, après y comptait les sous et il partageait en quatre.

Les moyens de transport

J'ai eu une bicyclette à l'âge de quinze ans, j'avais rien avant, quand la guerre a éclaté, y'en avait t'i bien dix dans la commune ? Pas certain, fallait pouvoir en avoir une. En 14, ici, y'avait pas de voitures automobiles que des voitures à cheval. Après 18, vers les années 20, y'en a eu quelques unes et c'est dans les années 30 que ça a commencé à venir.

Les premières voitures automobiles

La première que je me souviens, c'était vers 1910, j'avais neuf ans, le pharmacien de Saint-Mathurin, Pateux, i'n'avait une. J'habitais à un kilomètre de là, on l'entendait dans le bourg qui démarrait, ça faisait un bruit infernal et la fumée ! J'étais avec deux autres copains, on l'attendait et quand il arrivait à nous, fallait voir ça cette voiture : quatre grosses roues, il était assis là-dessus, un siège, une espèce de planche en bois, un grand volant, il avait les pieds sur un madrier en bois, une grosse peau de bique, une casquette à visière qui rabattait les oreilles, il avait une barbe et des gants qui remontaient jusque-là. Et ben nous, de là, on le suivait pendant plus de deux cents mètres en courant à la vitesse de sa voiture. Après y'avait une côte, en haut de la côte, on le « voyait », on le « voyait », on disait : « Va-t'i monter ? Il a monté ! » Ah, oui, ç'allait pas vite !

Après en 1923-1924, il en est venu d'autres, un qui avait acheté une Ford, ça été un des premiers, le boulanger Papin en

avait une petite pour faire les tournées. Mais nos parents à nous n'ont jamais eu d'auto, pas cette génération.

Les premiers avions

Les premiers avions, on les avait vus de loin qui passaient dans la vallée de la Loire. Le premier qu'on a vu de près, c'était en plein été. Un beau jour sur le coup de midi, c'était avant la guerre, j'allais encore à l'école, j'entends : « Y'a un avion de tombé dans la plaine de Landevert. » C'était entre Chemellier et Saint-Rémy-la-Varenne et on voyait sur la route des gars qui avaient un cheval et une voiture et pis ça y allait ! Mon père dit : « On va atteler le cheval à la voiture , allez, on y va ! » Nous v'là partis, quand on arrive là-bas, c'étaient des centaines de personnes qui étaient là. L'avion était tombé dans un champ, un pauvre petit avion, long comme ça, des ailes larges comme ça, deux gars qu'étaient descendus, qu'avaient pas de mal. C'était une panne de j'sais pas quoi et plein de gens autour d'eux. Il est venu plus tard une voiture de l'armée et l'avion est reparti démonté.

Après, je me souviens avoir vu voler des avions en 1911-1912, y'avait la course d'aéroplanes, Angers-Saumur-Cholet, eh ben, i'passaient là, on les voyait à cinquante mètres de hauteur, on voyait le pilote et le mécanicien assis sur le siège et en-dessous eux, c'était un banc, les pieds ! Mais i'z'étaient dans le vide, on les voyait carrément, pis, ils allaient pas vite ! Pour nous c'était incroyable de voir ça. Les autos, ça été une surprise mais ça !

Les dirigeables

J'en ai vu un passer au-dessus de moi, il était assez haut, c'était le Dixmude, il a tombé en mer, c'était au régiment à Courbevoie à midi en plein été. On l'entendait au loin : roum, roum. Tout d'un coup : « C'est un dirigeable ! », on l'a vu, i'se

dirigeait vers la mer et il a été s'abîmer en mer peu de temps après. Il était commandé par un officier d'Angers : de Grénédan. C'était un morceau en 22-23.

Les déplacements et les voyages

J'me souviens, mon père allait acheter des cochons, des porcs on dit, à Longué où y'avait un gros marché, c'était le jeudi et j'me souviens avoir été plusieurs fois au marché avec lui, j'étais content. On partait de bonne heure et on avait des chevaux qui trottaient bien avec une voiture assez légère. En ce temps-là, la vie était pas chère, on mangeait au restaurant. Je me souviens aussi avoir été à Brissac au marché plusieurs fois à pied.

On n'allait pas souvent à Saumur, les vieux, i'se déplaçaient point. On allait plutôt à Angers qu'à Saumur, comme pour les courses dans les magasins, c'était plutôt Brissac que Gennes, parce que Brissac, c'est huit kilomètres et Gennes douze. On se déplaçait à pied, à vélo ou en voiture à cheval.

J'ai pris le train à Tours vers sept-huit ans avec mon grand-père, un jour, il allait à Angers, j'sais plus pourquoi faire. Il m'avait dit : « Gars, j'vas à Angers, j'vais mener le cheval jusqu'à Quincé, à l'écurie de l'hôtel. » C'était près du quai de la gare, alors quel événement !

« Une » autre tour, j'ai fait un beau voyage, c'était en 1912, jusqu'à Lourdes. J'étais à l'école, à midi mon grand-père qui était dans le bourg chez son fils s'amène dans la cour de l'école et i me dit : « Dis donc, je vais aller à Lourdes. » C'était au mois de « juillette », on partait le 25 août, j'me rappelle, i'dit : « J'te paie ton voyage, ta mère y va. » Là j'ai fait un beau voyage, je me souviens à Gavarny, on a vu les chutes de Gavarny en auto avec de l'eau dans l'auto, c'étaient des découvertes !

Mon père avait fait d'autres voyages, il avait visité la Normandie, Le Havre mais il a pas fait grand voyage. Mais moi, ma femme et mon fils Bernard, après 70, on a fait de beaux voyages, on a fait l'Auvergne, Chamonix, Nîmes, la Camargue, la Suisse, le Tyrol, en 80, Nice, la côte d'Azur, Monaco.

La guerre de 40

Je vais juste en dire un mot : c'était à la fin de la guerre en août 44. Ils partaient mais ils ramassaient tout : les vélos et toutes sortes de choses. Alors c'était un dimanche après-midi, j'avais un très bon vélo et ma fille dans la semaine l'avait pris pour ramasser des petits pois dans la région de Coutures. Je sais pas ce qu'elle a pu faire mais elle s'est foutu à l'envers. La roue de devant toute voilée, on a démonté la roue et on l'a portée chez Masson à Coutures, les mécaniciens, y'en avait pas partout. Le vélo était sous le hangar avec une roue en moins, les v'là qui s'amènent : « Vélo à vous là ? » - « Oui » - « Vous, mettre vélo au village. » - « J'ai pas de roue, j'peux pas. » Y'a un sous-off qu'a sorti le fusil-mitrailleur, sa mitrailleuse quoi. Au troisième coup : « Vous prendre vélo et porter au village. » Et en même temps l'autre me colle sa mitrailleuse là. J'ai pris le vélo, je l'ai mis sur l'épaule et j'ai été au bourg. J'ai mis le vélo sur la place de l'église, y'en avait peut-être une cinquantaine. Dans les jours d'après, ils étaient partis, je rencontre Masson de Coutures, i'me dit : « T'as pas eu chaud l'autre jour avec ton vélo ? Figure-toi qu'i'sont venus voir si la roue de vélo était là, je leur ai montrée. » Le vélo de ma femme avait été pris trois, quatre jours avant, on en avait caché un dans un champ de topines. En fait, j'ai vécu deux guerres.

L'évolution de l'agriculture

On est venus dans cette maison en 1929 quand mes beaux-parents se sont retirés au bourg, c'était la maison de mes beaux-parents, ma femme est venue au monde ici. Autrefois, on était agriculteur de père en fils, y'avait du boulot à la terre, on faisait comme son père, s'il était cultivateur, s'il était charpentier, charron, forgeron, aujourd'hui on fait des études jusqu'à vingt-cinq ans et pour arriver souvent à pas grand-chose, je devrais pas le dire mais c'est souvent comme ça. Nous on était versés là-dedans.

L'artichaut est venu après la guerre 14-18, ça a commencé sur Saint-Rémy et chez mon père on s'est mis à faire de l'artichaut en 23-24 et en 27-28, ça se vendait bien, on envoyait ça à Paris, ça marchait, ça gagnait de l'argent. L'artichaut a fait de l'argent. En 50-57 tous les deux jours, je coupais mille cinq

cents kilos d'artichauts trois fois la semaine, soixante cageots qui partaient en « gamions » sur Orléans et vendus sur Saint-Pierre-des-Corps, Vierzon. Le matin à trois heures, heure solaire, j'étais dans le carré à commencer à couper le premier rang, on « charroyaite » ça dans le tombereau, on descendait ça à la cave et on emballait, c'était du boulot. C'était calibré, y'avait les gros, les moyens, les petits. J'en mangeais, mais c'était insignifiant. Ce qui me régalaît après avoir ramassé les artichauts, c'était un bon morceau de gruyère, ma femme à l'époque allait à l'épicerie : « Je voudrais un morceau de gruyère. » - « Ah! on voit ben que vous allez couper des artichauts aujourd'hui. » Là, je me régalaïs ! En 56, tout a gelé, ça été difficile de sauver les plants, pis les bretons voulaient pas donner de plants. C'était la guerre avec Gouvenec, ah, le fumier !

Dans notre jeune temps, y'avait pas d'asperges, on a commencé à en faire dans les années 25-30, fallait des terres avec du sable, maintenant ça pousse partout. Ah, la vie n'était pas celle d'aujourd'hui.

La tomate, j'ai connu ça après être revenu du régiment, y'en avait pas avant et encore, on n'en mangeait pas. Dans mon jeune temps, dans le jardin, y'avait les petits pois, les haricots, les poireaux, la salade, et encore la salade, mon père disait : « Ça, c'est pour les vaches ! » I'n'a pas mangé une salade de sa vie, ah, ben non ! La viande ça on pouvait lui en amener. Y'avait pas de « grandes légumes » comme c'est aujourd'hui.

Le jeu de boules

Eh! ben, j'ai commencé à jouer à la boule j'avais seize ans, c'était pendant la première guerre, y'avait pas d'occupations, rien du tout alors on savait pas quoi faire. Les sociétaires qui en faisaient partie étaient partis à la guerre et personne ne jouait. A la fin, y'en a qu'ont dit : « Ces jeunes-là, faut les faire jouer, ça les occupera. » On jouait le dimanche après-midi après la messe. Alors je me suis mis de la société en 1919, aussitôt après la guerre.

A Chemellier, y'avait deux sociétés : la Concorde c'était un jeu de boules couvert et le Progrès qui était un jeu de boules découvert qui en 1932 est devenu couvert. Dans ces deux

sociétés, il a été un temps après la guerre 14-18 jusqu'à 1920-30-35 où on allait pas de l'un chez l'autre. Si un sociétaire invitait un gars à y aller, fallait qu'i'paye l'amende. D'un côté, la Concorde, c'était plutôt les gens qui allaient à la messe et de l'autre côté c'était plutôt le contraire, alors, j'peux vous dire franchement, les calotins, ah ben ! les calotins, i'n'étaient pas bons à rien et les autres républicains, alors ! En ce temps-là, j'me souviens, une après-midi, je vais faire ma partie de boules, je trouve un gars de l'autre société, il jouait au palet, i'me dit : « Viens, t'occupe pas de ça. » J'ai été invité, mais celui qui m'avait invité, le concierge est venu le trouver : « Dis donc, t'as invité un étranger, tu as cinquante centimes d'amende à payer ! » J'ai voulu payer « Arrête, c'est moi qui t'ai invité, allez, allez ! » Et ben, je me suis dit en moi-même, j'y remettrai jamais les pieds, ça m'avait pas plu, c'était comme ça à Chemellier et ailleurs.

A la fin, la mentalité des gens a changé, les présidents se sont rassemblés, i'z'ont dit : « On est tous au même rang, quand on est dans les champs à travailler, on se cause ben, on discute ensemble, pourquoi se regarder de travers ? » On a alors été de l'un chez l'autre, on a fait des concours entre sociétés et tout ça a remis une bonne ambiance et depuis ce temps-là, ça toujours été.

Dans chaque société, y'avait un bureau avec président, vice-président, secrétaire, trésorier et y'avait quatre membres qu'étaient désignés pour aller acheter le vin. I's'en consommait ! et l'autre société, y buvaient, j'vous garantis.

On avait des réunions tous les mois, on faisait l'appel avec amende de deux sous. Tous les six mois, c'était la grande réunion avec règlement des décomptes, tous les deux ans, renouvellement du bureau. Le concierge était de Grézillé, on en a connu qui sont restés longtemps, ils étaient payés sur la caisse de la société. Ils allaient acheter du vin dans la côte, sur Thouarcé, Faye et puis du rosé sur Brissac, du rouge. On buvait du vin à quatre sous la bouteille, y'avait la table qu'était au bout du jeu, on avait soif, on prenait une bouteille et puis sept, huit, dix bouteilles ! On buvait à chaque fois.

J'ai vu être douze, quinze à jouer, les parties se faisaient en douze points. Pour commencer, on s'appelait par des couleurs, y'avait les bleus et les rouges, on tirait ça avec des billes, on était

bleu, on était rouge. Si on était douze, on se mettait six de chaque côté, y'avait un rouleur qui roulait devant et on jouait pas comme on joue aujourd'hui. La tactique de jeu a changé, y'a des as comme Morin qui est un grand joueur de boules comme son père et son grand-père. Dans la famille des Bouhiron, on était tous des joueurs de boules, mon père était meilleur que moi, mes oncles pareil, des joueurs de boules. En ce temps-là, les boules restaient au jeu, on n'en avait qu'une, y'a trente ans on a changé de boules, on les mettait dans un sac et on les emportait chez soi. Autrefois, on les reconnaissait, elles étaient pas toutes pareilles, y'avait parfois une marque, une petite couleur rouge ou verte dans le milieu, ça dépendait. Elles étaient en cormier et on en fabriquait à La Bohalle et à Angers chez Dufresne, un atelier derrière la prison, il en faisait gros de boules de fort. J'ai une paire de boules de 1962, c'était inusable, ça usait plutôt son bonhomme ! La cotisation était pas chère, c'était pas grand-chose autrefois.

Pour les perdants, fallait embrasser Fanny, y'en avait dans presque tous les jeux mais ça s'est perdu maintenant. Les boules ça a repris mais par chez nous, y'a pas beaucoup de jeunes qui s'y sont mis, c'est ça le malheur. Les jeux avant étaient sur la terre, une terre spéciale, rouge qui venait du Guédéniau près de Baugé. Le concierge le refaisait toutes les semaines, maintenant, c'est sur le goudron, ça roule beaucoup mieux et c'est moins d'entretien.

J'ai arrêté en 1995, j'avais quatre-vingt-quatorze ans à ma dernière partie de boules. J'avais commencé, j'avais seize ans, j'peux dire que j'en ai roulées, y'a plus fort que moi mais à trente, quarante ans j'me défendais. Autrefois, je tirais et après, à cause de mon accident il a fallu que je me mette de la main gauche et les premiers mois, ça été dur, j'avais envie d'abandonner et puis les copains m'ont dit : « T'es pas fou, tu joues pas aux cartes, tu vas pas à la chasse, tu vas pas à la pêche, tu joues pas aux palets et alors si t'abandonnes qu'est-ce que tu vas faire ? » Ma foi, à force de « persévérer », je jouais de ma main gauche, je « tiraite », j'me défendais.

A Chemellier, on n'est pas fort sur le palet, alors que sur Grézillé, Saulgé-L'Hôpital, Les Alleuds, Martigné, Vihiers, Doué, tout ça c'est le palet, les jeux de boules, y'en a presque pas. A Doué-la-Fontaine, y'a six mille habitants, y'a de ça un peu

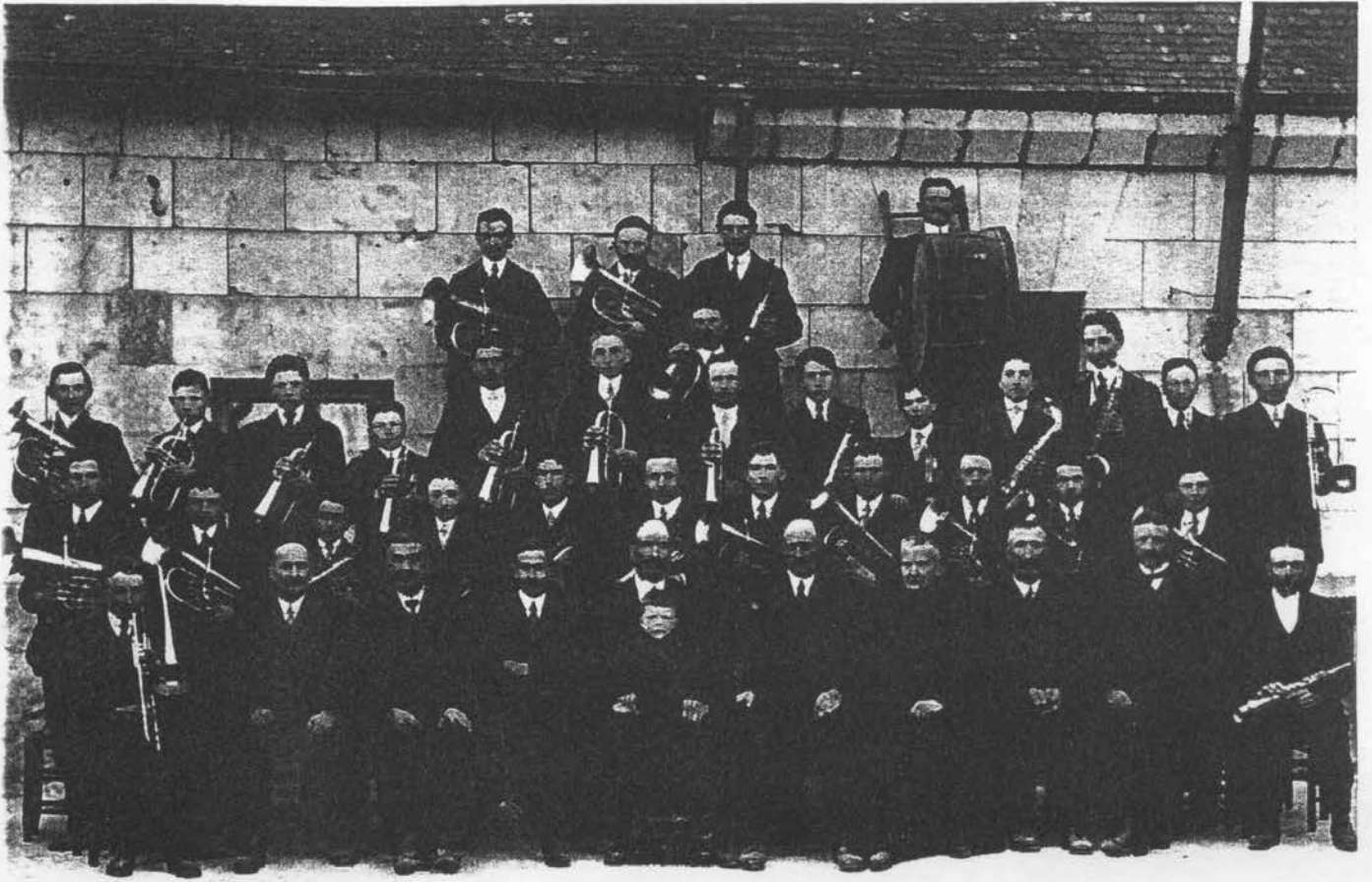
plus de dix ans, c'était donc Bégault qui était député, je le connaissais bien. I'dit : « C'est quelque chose, à Chemellier, une petite commune, avoir deux jeux de boules, deux sociétés qui marchent, chez nous à Doué, on est six mille habitants, on a une société et on ne peut pas arriver à s'entendre pour en créer une autre. Dans le temps, j'aimais jouer à la boule, après, j'ai eu mes occupations, maintenant que je vais avoir plus de temps, je vais pas arriver à y jouer. » Brissac, c'est Quincé qu'a un jeu de boules, y'a des gars de Brissac qui viennent jouer ici sur la semaine. C'est ça la vie !

La musique

C'était tout de suite après la guerre en 19, le chef c'était Herbault, c'était des réfugiés qu'étaient du nord, il était chef de musique dans le nord. Alors il a lancé le coup de faire une musique. Notre jeunesse qu'est-ce qu'elle avait comme plaisir ? A peu près rien, c'est pas la vie d'aujourd'hui. Tous ont appris le solfège et ça a bien marché. Je suis parti au régiment et quand je suis revenu j'ai continué jusqu'à l'âge de me marier, je jouais de la basse, ça marchait. Le président, c'était le maire : Prioux. Sur la commune de Chemellier-Grézillé, on était quinze de mon âge, on faisait partie de la classe 21. Je reste le seul. *(voir photo ci-dessus)*

Les couturières à domicile

Les couturières avant la guerre 14-18, allaient toutes à domicile, une de mes tantes, une sœur à ma mère allait chez ses clients et j'en ai connu une qui avait trois, quatre ouvrières. Certaines avaient une machine à coudre qu'elles transportaient dans une petite voiture. Elles étaient payées à la journée et elles travaillaient pour les hommes comme pour les femmes. Si on avait besoin de pantalons, nos femmes s'en allaient au marché à Brissac, elles achetaient tant de mètres qu'i fallait et la couturière faisait le pantalon, le « gilette », j'les ai vues faire des robes de mariée, celles de ma femme et de ma tante « Bonvalette », c'est une couturière d'ici, Jeanne Levault qui les a faites. Mon costume de mariage, je l'avais fait faire à Brissac par un tailleur, plus comme aujourd'hui, on le portait à d'autres mariages.



Grézillé : fanfare Sainte-Cécile en 1921

*1^{er} rang en haut de g. à d. : Camille Cirot, **Louis Bouhiron**, Louis Cadeau, Eugène Levois*

2^{ème} rang : Léon Cerceau, Joseph Gigault, Chauveau, Maxime Rabouin, Fernand Guibert, Joseph Legros, Clément Foucher, Méthivier, Gascher, Rémy Taillé, Georges Moreau, Maurice Vallet, Paul Vallet, Marcel Philias.

3^{ème} rang : Georges Rouillard, René Avrillon, Henri Château, Maxime Rabouin, Raphaël Bériveau, Eugène Neau, Abel Lévêque, Emile Gautier, Boivin, Marcel Bonvalet, Baptiste Lebled, Pierre Thibault.

*4^{ème} rang : Joseph Menuau, Marcellin Méthivier, Eugène Viger, X, **Mr Herbault**, son fils, Joseph Prioux, Abbé Pommeraux, Bériveau, Marcel Renou, Henri Papin.*

(photo de Madame Lévêque)

Le deuil et ses rites à Chemellier

C'était sévère, j'me souviens, y'a eu une de mes tantes qui est morte de la tuberculose, j'avais dix-onze ans, ma mère portait le grand deuil avec les voiles pendant un mois de temps ou cinq semaines et dès qu'elle arrivait au bourg, elle remettait le voile. Après, c'était peut-être deux mois sans le voile et six mois avant de remettre une robe de couleur et les parents la même chose, c'était vraiment respecté, plus qu'aujourd'hui.

Dans ma jeunesse, y'avait pas de corbillard, c'était des porteurs, des gens qui portaient le corps sur un brancard avec des sangles en bandoulière, c'était toujours les mêmes. Sauf si c'était un sociétaire, il était porté alors par un sociétaire. En première classe, on allait chercher le corps à la maison, j'me souviens avoir été chercher quelqu'un à La Ronde à trois kilomètres d'ici, en plein hiver, on faisait la cérémonie à l'église et on accompagnait au cimetière. Pour la deuxième classe, le curé venait encore chercher le corps dans le bourg et à la troisième, c'était pour les pauvres. Le corbillard n'est venu qu'après la guerre 14-18 vers 1930. Chez nous à Chemellier, y'avait Gaston Bellot qui avait entrepris ça autour des années soixante, il avait l'autorisation de la préfecture et il travaillait sur quinze ou seize communes, après c'est Misandeau de Quincé qui a pris la suite. En ce temps-là, il en mourrait faute de soins, on disait : « Il avait un mal... » Il avait un mal ! Oh, ben oui ! Pas d'opération, rien, y'en a qui mourraient jeunes. On n'offrait pas beaucoup de fleurs, à la place d'un Christ, c'était souvent une croix en bois.

Conseiller municipal pendant trente ans

Je suis devenu conseiller municipal en 47, j'avais donc quarante-six ans, j'ai été jusqu'en 77 et je me suis en allé, j'en voulais plus et il était ben temps.

J'ai encore fait les prestations pour la commune, on apportait de la pierre sur les chemins. On peut dire que les chemins, dans la commune, autour de 50-55, étaient très mauvais. A Ambillou-Château, y'avait un maire qu'avait pas peur, il faisait des emprunts et les chemins de sa commune étaient en état mais ici, notre maire, un brave bonhomme n'entendait pas faire des emprunts. L'adjoint se fâchait parce

qu'à ce moment-là, on avait droit à des subventions, 40% et jusqu'à 60%. Alors vers le 25 de septembre, fallait renvoyer les dossiers qu'on prévoyait pour l'année d'après pour avoir des subventions. Fallait une réunion du conseil et i'nous convoquaient le 26 septembre et l'adjoint qui s'appelait Henri Aubert disait : « Ben pour quoi faire ? On serait aussi bien chez nous à travailler. » Ma foi, il a tombé malade et il a été obligé d'abandonner et Henri a passé maire. Il a dit : « Mon grand souhait que je veux, c'est dans trois-quatre ans d'ici, que tous les gens de la commune, même les fermes isolées roulent sur le goudron, j'en ai marre de nous voir aller dans la merde. » Et ben, ce qu'il a dit, ça s'est fait. On a fait des emprunts, on a eu des subventions et au bout de quatre-cinq ans, on roulait sur le goudron partout. Et les chemins qui allaient dans les champs ont été faits, élargis avec des fossés de chaque côté et la commune a pas été ruinée.

A l'époque, on n'aimait pas investir, fallait rester sur le vieux système, pas augmenter les impôts. Après, ça s'est compliqué au niveau de l'administration, y'avait de quoi s'y perdre et on est partis huit conseillers.

Les transformations de la commune

Un changement important après la guerre, ça été dans les années 70, les constructions qui se sont faites et les trottoirs vers 1980. Dans mon jeune temps, y'avait beaucoup de magasins, d'épiceries, d'ouvriers, d'artisans, plus qu' y a aujourd'hui. Dans le jeune temps, on se connaissait mieux, on allait plus l'un chez l'autre et maintenant, y'a des gens à côté qu'on ne connaît pas. La vie n'est plus la même. Ça ne se fréquente plus comme autrefois, on connaissait tout le monde ou à peu près.

Dans les années 50, il avait été fortement question de regrouper les communes mais on n'était pas chauds de ça parce qu'on savait que Gennes serait servi le premier et nous les petits : Tiens ! Maintenant, i'sont obligés de se rassembler, tout est tellement cher. On ne sait pas ce qui peut nous attendre... Y'a déjà des petites communes qui se sont rassemblées, Charcé-Saint-Ellier, Blaison-Gohier, Brissac-Quincé, ça veut pas dire que ça marchera peut-être pas. Ici, les écoles sont en unité pédagogique depuis plus de trente ans avec Grézillé et Coutures.

Quand les cars sont venus chercher les élèves, certains se sont plaints du déplacement, j'ai ramené ma fraise : « Et nous, on allait à l'école à pied et on revenait à midi manger, y faisait froid en plein hiver. On n'avait pas de car ! »

Agriculteur pendant 75 ans ! Le temps de la révolution agricole

Ce qui a changé après 14, c'est qu'on avait du matériel, on était mieux équipés pour travailler. Avant la guerre 14, j'ai pas beaucoup fait bien entendu mais fallait voir les gens ramasser les moissons, faucher les foins, tout à la main, c'était dur.

A partir de 30-32, les lieuses sont venues, ça enroulait les gerbes, y'avait plus qu'à les mettre en tas. Les foins, y'avait des faucheuses partout, y'avait des râteaux à cheval et puis, les premiers tracteurs sont venus, ça avait changé !

Nos produits se vendaient bien, on avait des rendements, les gens étaient un peu plus évolués que leurs parents, on devrait pas le dire, on s'est lancé à mettre davantage d'engrais, des superphosphates, nos parents mettaient de temps en temps du nitrate. De mes années, j'me souviens, j'avais vu ça sur un livre, de l'amonitrate pour les blés.

Je travaillais avec le syndicat de Thouarcé qui avait un dépôt à Quincé, alors j'en avais commandé quinze sacs de cent kilos, on mettait ça en mars, avril, on me disait : « Qu'est-ce que vous allez foutre de ça ? dans les blés ? Vous allez tout faire crever. » J'ai fait ça et trois semaines après, je vous garantis que les blés avaient changé. Quand on a battu à la machine dans la cour derrière, les sacs de blé, i's'entassaient. Après les gars, i'me demandaient : « Qu'est-ce que t'as mis ? » J'ai dit : « Les gars, j'ai rien à cacher, c'est ça. » I's'y sont mis et les rendements ont progressé. Avant la guerre 14-18, ça existait pas tout ça, y'avait que le fumier.

C'est grâce aux syndicats agricoles que ça s'est développé, à Thouarcé, c'était Renou, un gros viticulteur et le syndicat d'Anjou qui avait un dépôt à Saint-Mathurin. Les écoles d'agriculture ne sont venues qu'après la guerre de 40. Dans les

vignes, on mettait beaucoup d'engrais potassiques, du chlorure de potasse pour les artichauts, on employait l'azote.

Du temps de mes parents, i' achetaient quelques sacs d'engrais, quand ils achetaient un sac de nitrate, i'z'appelaient ça du sel, un sac de cinquante kilos s'il vous plaît. « J'ai acheté cinquante kilos à Brissac, tu parles que c'est cher, fis de garce ! » J'me rappelle dans les années 30, quand j'achetais une quantité d'engrais pour avoir des rendements, tout juste si j'avais pas de mon père et de mon beau-père une engueulade !

Personne parlait de pollution, même après la guerre on n'en parlait pas, y'avait pas le roulement de voitures comme maintenant, on comptait les voitures qui roulaient avant la guerre. Les années qu'on a bien vendu, c'est à partir de 45-46-47 mais en 31-32, nous v'là au mois de « juillette » et le grenier était plein de blé de l'année dernière, i' se vendait pas. Et j'étais pas le seul, j'ai réussi à le vendre à un minotier de Vernantes, c'est là qu'est venu l'office du blé qui a fixé le prix du blé pour toute la France. Y'en avait qui aimaient pas ça mais on a vendu notre blé, ça augmentait tous les ans. Quinze jours après les battages, il était parti et quinze jours après, on touchait notre argent. Dans les dernières années où j'étais en activité, il faisait une campagne pour des blés à cent quintaux l'hectare, y'en a un à Gennes qui a réussi à en faire mais y'a eu après des quintaux qui restaient dans les silos et qui partaient point. On faisait du trente quintaux l'hectare et nos parents bien moins, aujourd'hui ils en font quatre-vingt !

Et puis le maïs est venu autour des années 55-56, là je peux dire qu'avec le maïs, on a gagné de l'argent. Moi depuis 61-62, je faisais presque plus de blé. J'ai été à faire du maïs pendant dix ans de temps, on « traitait », on « desherbait », on mettait de l'engrais bien sûr et les prix étaient fixés. Je vendais tout à la coopérative depuis la guerre.

A partir de 50-55, on a connu avec mon fils Bernard, les moisonneuses-batteuses et tout ça. On a vu la première batteuse battre dans un champ, c'était pas parfait et enfin, la première machine à cueillir la vendange après 1970. C'est pareil, quand il a été question des machines à vendanger, on disait : « Ça se peut pas, y vont ren faire. » Et maintenant y'a plus que ça.